

Q. 69

L' A M I

D E S

E N F A N S.

M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé en France le 1^{er} Janvier 1782 : & quoiqu'il soit réimprimé à Londres en 1783, on a cru devoir laisser à chaque volume la date du mois & de l'année où il a paru dans le principe, afin qu'étant parvenu une fois au pair de l'édition de Paris, il n'y ait pas de confusion dans la suite des Numéros, & qu'on puisse faire paraître les nouveaux volumes à la fois dans les deux villes, ce qui aura lieu incessamment.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription ; la 13^e gratis.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems ; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1^{er} No. & franchir la lettre de demande & le port de l'argent.

Histoire d'

L'AMI

DES

ENFANS,

Par M. BERQUIN.

NOVEMBRE 1782. N°. XI.

ON SOUSCRIT

A LONDRES,

Chez M. ELMLEY, Libraire,
dans le *Strand.*

M. DCC. LXXXII.

A V I S.

Outre les corrections & les changemens qui distinguent l'Edition de Londres, on insérera désormais dans chaque Volume deux ou trois pieces nouvelles.

Celles qu'on ajoute à ce Volume sont,

*Le Soleil & la Lune, imité de l'Anglois
de Mde. Barbauld.*

Les Cerises.





GEORGE ET CECILE.

GEORGE, petit orphelin, étoit élevé dès ses premières années dans la maison de M. & Mde. Everard. A leurs soins généreux, & à leur vive tendresse, on les auroit pris pour ses véritables parens. Ces dignes époux n'avoient qu'une fille, nommée Cecile ; & les deux enfans, à-peu-près du même âge, s'aimoient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cecile & Lucette, leur jeune voisine, alloient se promenant à petits pas, sous les arbres du verger. Les deux petites

filles, dont la moins âgée (c'étoit Cecile) comptoit à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés, avec cet aimable abandon, & ces graces ingénues de l'enfance, essayoient de chanter une jolie romance qui courroit tout nouvellement dans le pays. George, en se balançant, répétoit l'air sur son flageolet, & marchoit à reculons devant elles.

Que de jeux innocens se succéderent dans cette heureuse matinée ! Cecile & Lucette, au milieu de leurs ébats, jetterent un regard d'appétit sur les pommiers. On venoit d'en faire la récolte. Quelques pommes, cependant, de loin en loin oubliées, pendoient

aux branches ; & le vermillon dont elles étoient colorées, invitoit la main à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre ; & perché sur sa cime, il jettoit tous les fruits qu'il pouvoit atteindre à ses deux petites amies, qui tendoient leur tablier pour les recevoir.

Le fort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette : & comme George étoit le garçon le plus beau, & sur-tout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage du hazard, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brilloit une joie insultante, elle fit remarquer

à Cecile la grosseur & la beauté de ses fruits, & laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cecile baissa la vue ; & prenant un air grave, elle garda le plus morne silence pendant tout le reste de la promenade : ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire, & son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse ; & George, avant de rentrer à la maison, dit à Cecile : Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cecile ? Tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jetté du fruit à Lucette ? Tu le fais bien, Cecile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout-à-l'heure même je le voulois

encore ; mais je ne fais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinois dans le tablier de Lucette. Pouvois-je ensuite les lui retirer ? là, voyons. Et puis je pensois que Cecile étoit trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah ! tu verras bientôt que je ne voulois pas te fâcher.

Eh ! Monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée ? Quand Lucette auroit eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela ? Je ne suis point gourmande, Monsieur, vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurois seulement pas fait attention, sans les regards impertinens de cette petite fille. Je ne puis les

supporter ; je ne le veux pas ; & si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

Oh ! je ne puis faire cela, répondit George, en portant doucement la moitié du corps en arrière ; car ce seroit avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges ; &, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, M^{me}. Cecile, de ne pas m'en croire.

Bien mal à moi ! bien mal à moi ! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, M. George, parce que Mademoiselle Lucette est dans vos bonnes grâces ; & le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cecile

entra dans le fallon, où le couvert étoit déjà mis.

Ils continuerent de se bouder l'un l'autre pendant tout le repas. Cecile ne but pas une seule fois à dîner, car il auroit fallu dire: A ta santé, George! Et George, à son tour, étoit si pénétré de l'injustice de Cecile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cecile étudioit, du coin de l'œil, tous ses mouvemens, & ayant rencontré une fois ses regards qui se portoient sur elle à la dérobée, elle détourna les fiens. George, croyant que c'étoit par mépris, affecta un air serein, & se mit à manger comme s'il avoit eu de l'appétit.

On venoit de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cecile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à sa mere qui l'interrogeoit pour la seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussi-tôt du fallon. Cecile obéit, en fondant en larmes; & se retirant d'un pas incertain & silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George; car dans ces tristes circonstances, il avoit coutume de la consoler, en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cecile désolée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignoit toujours qu'on ne s'en apperçût. Il avançoit & reculoit sa chaise ; il avoit à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor ! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire, & prenant une pêche, tout prêt à la cacher ! Ah papa ! ah maman ! voyez donc comme il joue avec Raton !

Ho, ho ! ils ne se mangeront ni l'un ni l'autre, répondit M. Everard, en se retournant tout-à-coup : & George décontenancé, avoit déjà remis sa pêche sur la table.

Cependant Mde. Everard, après avoir joui pendant quelques minutes de toutes les graces de son embarras, fit signe des yeux à son mari de détourner un peu la tête, ce qu'il fit presque au même instant, pour cacher un léger sourire qui échappoit à sa gravité.

Mais George qui craignoit encore une surprise, en usant de ce moyen, imagina un autre stratagème. Il prit une pêche, qu'il serra dans le creux de ses deux mains, puis il la porta & reporta plufieurs fois à sa bouche, en affectant de faire faire à ses dents autant de bruit & d'exercice que s'il la mangeoit réellement. Ensuite, tandis que d'une main il posoit adroitemment celle-là

dans un creux qu'il avoit fait à sa serviette entre ses genoux, de l'autre main il prit la seconde, pour laquelle il recommença la même opération, avec autant de succès.

Il y avoit déjà long-tems que M. & Mde. Everard ayant oublié George, avoient repris leur entretien ; & George ne se doutoit seulement pas qu'on parlât devant lui. Il se leva de table, transporté de joie. Il fredonna l'air de sa petite chanson. Il imitoit même tous les miaulemens d'un matou, qu'un petit berger du village lui avoit appris à contrefaire, lorsque Mde. Everard l'interrompit, un peu fâchée : Hé, mais ! George, lui dit-elle avec douceur, si ma conversa-

tion vous ennuie, ne pourriez-vous pas aller chanter dans le jardin ? George rougit, baissa les yeux, & fut si troublé de cette apostrophe imprévue, qu'il recommença par trois fois à plier sa serviette. Mais tout-à-coup feignant de vouloir punir Raton qui alloit mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cecile, en sortant, avoit laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, & George s'élança après lui.

George, George, où allez-vous courir encore ? George s'arrêta tout court. Ma petite maman, dit-il en élévant la voix & posant en-dehors l'oreille contre la porte : C'est que je vais faire un tour de jardin. Vous

le

le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman ? Et comme on tardoit à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant : O ma petite maman ! je serai bien sage, bien sage. En ce cas-là, répondit Mde. Everard, je vous le permets. Allez.

Qui pourroit se représenter l'excès de sa joie ? Il en étoit si enivré, que le pied lui glissa dans sa course. Heureusement les pêches ne furent point endommagées de la chute. Il se releva en bondissant, & courut chercher Cecile dans tout le jardin.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cecile étoit adoucie. Assise dans une attitude de tristesse & de repentir, elle se trouvoit bien malheureuse : elle avoit offensé

les trois meilleurs amis qu'elle eût au monde, George & ses dignes parens.

Cecile, ma chere Cecile, s'écria George, en se précipitant à ses genoux, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderois pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avois eu la pensée. Si tu le veux, Cecile, je le veux aussi. Le veux-tu, Cecile ? Grace ! grace ! & soyons amis. Tiens, Cecile, voici mes péchés ; je n'aurois jamais pu les manger, voyant que tu n'en avois pas.

Ah ! mon cher George, répondit Cecile, en lui serrant la main, & en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon ! Certes, ajouta-t-elle en sanglottant, un ami dans le malheur, est un véritable

ami ! Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serois bien à plaindre, si tu pouvois soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai ? Non, George, c'étoit le coup-d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrasse guere d'elle à présent, je t'affure. Me pardones-tu, continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venoit de tomber sur la main de George ? Je fais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois ; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

Eh bien, Cecile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, in-

terrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entendis-tu bien ? Mais pour ces péchés, je ne les mangérai pas, Cecile ; je l'ai dit, je n'en aurai pas menti.

Ni moi non plus, je ne les mangeraï pas, repliqua Cecile, en les faisant voler par-dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt. . . . Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serais heureuse, si je pouvois obtenir de maman qu'elle me permette d'aller lui demander pardon !

Oh ! j'y vole, Cecile ! s'écria George déjà loin du berceau, & je lui dirai que c'est moi qui t'avois brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au-delà de ses vœux. Eh ! quelles fautes n'auroit-on pas excusées, en faveur d'une si tendre & si généreuse amitié ?

Imité de l'Anglois,
Par M. DE BONNEVILLE, Editeur.

C O U P L E T

Chanté par Caroline, la veille de Sainte Thérèse, jour de son Anniversaire, & de la Fête de sa Maman.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

QUAND le sort, au jour de ta fête,
Me fit naître pour ton bouquet,
Il voulut faire un coup de tête ;
Maman, j'ai surpris son secret.
Je suis la plante fortunée,
Qui, pour toi, cherchant à fleurir,
Doit te présenter, chaque année,
De nouveaux boutons à cueillir.



LE SOLEIL

ET

LA LUNE.

LA charmante soirée ! viens, Antonin, disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le Soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau ! Nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui ! ils sont de couleur de souffre, de couleur d'écarlate, & de couleur

d'or. Mais vois-tu avec quelle vî-
tesse il descend ! Déjà nous ne pou-
vons plus en voir que la moitié.
Nous ne le voyons plus du tout.
Adieu, Soleil, jusqu'à demain au
matin.

A présent, Antonin, tourne les
yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui
brille ainsi derrière les arbres ? Est-
ce un feu ? non, c'est la Lune. Elle
est bien grande. Et comme elle est
rouge ! On diroit qu'elle est pleine
de sang. Elle est toute ronde au-
jourd'hui, parce que c'est Pleine
Lune. Elle ne sera pas si ronde de-
main au soir. Elle perdra encore un
morceau après-demain, un autre
de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle

24 LE SOLEIL

devienne comme ton arc ; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite Nouvelle Lune, & tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite ; mais elle deviendra chaque jour plus grande & plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout à fait pleine comme aujourd'hui ; & tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN.

Mais, mon papa, comment le Soleil & la Lune se tiennent-ils tous

seuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL.

Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un & l'autre t'adressent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le Roi du jour. Je me leve dans l'orient, & l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, & je te dis : Parfleux, leve-toi. Je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le

sommeil. Je brille pour que tu te leves & que tu travailles.

Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des Cieux. Jamais je ne m'arrête, & je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'Univers, & tout ce qu'ils frappent brille d'éclat & de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumiere. C'est moi qui mûris les fruits & les moisssons. Si je cessois de regner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein ; & les pauvres humains mourroient de faim & de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les Cieux,
plus haut que les montagnes & les
nuages. Je n'aurois qu'à m'abaïfer
un peu plus vers la terre, mes feux
la dévoreroient dans un instant,
comme la flamme dévore la paille
légere qu'on jette sur un brafier.

Depuis combien de siecles je fais
la joie de l'Univers ! Il y a six ans
qu'Antonin ne vivoit pas encore.
Antonin n'étoit pas au monde ; mais
le Soleil y étoit. J'y étois, lorsque
ton papa & ta maman ont reçu la
vie, & bien des milliers d'années
encore auparavant : cependant je
n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma cou-
ronne éclatante, & j'enveloppe ma
tête de nuages argentés ; alors tu

peux soutenir mes regards : mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, & se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, & réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la tige, y proclame mon retour d'une voix

perçante ; mais la chouette & le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, & vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, & s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des Rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle & la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'Univers.

La Lune dit d'une voix tendre :
Je suis la Reine de la nuit. J'envoie
mes doux rayons pour te donner

de la lumiere, lorsque le Soleil n'e-
clare plus la terre.

Tu peux toujours me regarder
sans péril ; car je ne suis jamais as-
sez resplendissante pour t'éblouir,
& je ne te brûle jamais. Je laisse
même briller dans l'herbe les petits
vers luisans, à qui le Soleil dérobe
impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de
moi, mais je suis plus lumineuse
que les étoiles ; & je parois dans
leur foule, comme une grosse perle
entourée de plusieurs petits diamans
étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me
glisse sur un rayon d'argent à tra-
vers tes rideaux, & je te dis : Dors,
mon petit ami, tu es fatigué. Je

ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi,
celui qui chante le mieux de tous
les oiseaux. Perché sur un buisson,
il remplit la forêt de ses accens
aussi doux que ma lumiere, tandis
que la rosée descend légèrement sur
les fleurs, & que tout est calme &
silencieux dans mon empire.



LES CERISES.

JULIE & FIRMIN obtinrent un jour de Mde. Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve & par leur discrétion.

Ils jouerent pendant quelques tems avec cette gaité paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin, étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la premiere fois. Ses fruits se trouvoient en

très

très-petite quantité ; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Mde. Dumeñil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservoit pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, & qu'elle leur avoit séverement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espece de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission, elle avoit cru mutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie & Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenerent lente-

ment le long des murs du verger.
Ils regardoient les beaux fruits sus-
pendus aux arbres, & s'en réjouis-
soient.

Ils arriverent bientôt devant le
cerisier. Une légère secousse de vent
avoit fait tomber à ses pieds toutes
ses plus belles cerises. Firmin fut le
premier à les voir ; il les ramassa,
mangea les unes, & donna les au-
tres à sa sœur qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux
dans leur bouche, lorsque Julie se
rappella la défense que leur avoit
faite leur maman, de manger d'au-
tres fruits que ceux qu'on leur don-
noit.

Ah mon frere, s'écria-t-elle,
nous avons été désobéissans : & ma-

man se fâchera contre nous. Qu''allons nous faire ?

FIRMIN.

Maman n'en faura rien, si nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu fais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN.

Oui, mais nous avons été désobéissans, & jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous ; & alors il ne

C z

nous arrive plus de sitôt, d'oublier ce qui nous est permis & ce qui nous est défendu.

FIRMIN.

Oui, ma sœur, mais elle est toujours fâchée de nous punir ; & cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera

ses chers enfans, & que nous ne le mériteron plus ?

FIRMIN.

Ah ma sœur, que nous ferions de petits monstres ! Allons, allons la trouver, & lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre, & ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chere maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir ; nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité : mais ne vous mettez pas en colere ; nous aurions de la peine, si cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose

comme elle s'étoit passée, & sans chercher à s'excuser.

Mde. Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui **en** échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur **faute** qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle favoit bien **que** sur des enfans nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mere, fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.



L' E S P R I T
DE
CONTRADICTION.

Madame DE CELLIERES,
HENRIETTE sa fille.

HENRIETTE.

NON, maman, j'aimerois mieux
achever cette bourse.

Mde. DE CELLIERES.

Mais, ma fille, Caroline seroit
certainement plus flattée de rece-
voir le sac à ouvrage. Tu fais

C 4

combien le tien lui a paru joli?
& celui-là est sur le même modele.

HENRIETTE.

Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui fera encore plus de plaisir.

Mde. DE CELLIERES.

A la bonne heure ; mais sera-t-elle achevée ? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien à faire au sac à ouvrage, que d'y passer des rubans. Tu ne voudrois pas manquer d'apporter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête.

HENRIETTE.

Oh ! pour cela non. Mais vous

DE CONTRADICTION. 41

verrez, maman, la bourse sera bien-tôt achevée.

Mde. DE CELLIERES.

Fais bien tes réflexions. Ton pere doit partir à quatre heures précises; & celle qui n'aura pas achevé son ouvrage, n'ira pas avec lui.

HENRIETTE.

C'est à cinq heures, maman, & non à quatre.

Mde. DE CELLIERES.

Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne te les a dites?

HENRIETTE.

Mais, maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures ?

Mde. DE CELLIERES.

Eh bien ! nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

HENRIETTE.

Oh ! je le serois même pour ce tems-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'avancerois encore d'un quart-d'heure, si j'allois travailler là-bas sous le berceau.

Mde. DE CELLIERES.

Et pourquoi donc ?

HENRIETTE.

C'est que j'y verrois beaucoup mieux.

Mde. DE CELLIERES.

Mais c'est du tems que tu vas perdre à aller & à revenir.

HENRIETTE.

Oh ! ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vite.

Mde. DE CELLIERES.

Comme tu voudras, ma fille ; mais souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

HENRIETTE.

Soyez tranquille, maman, je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, & si vite, qu'elle arriva toute essoufflée. Il lui fallut près d'un demi-quart-d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étoient toutes tremblantes de l'agitation de sa course; & son aiguille enfiloit une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre, & il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail. Cependant, malgré toute sa diligence, il sembloit s'étendre & s'allonger sous ses doigts. Sa mere, qui craignoit toujours pour elle, vint la trouver.

Mde. DE CELLIERES.

Eh bien, Henriette, où en sommes-nous? As-tu achevé?

DE CONTRADICTION. 45

HENRIETTE.

Non, pas encore, maman. Aussi
n'est-il pas cinq heures.

Mde. DE CELLIERES.

Tu as raison ; mais il en est
quatre. L'horloge vient de sonner.

HENRIETTE.

Elle n'a pas sonné, maman. Je
le fais bien, moi qui écouteais.

Mde. DE CELLIERES.

Je ne fais donc pourquoi je l'ai
entendue, moi. Ton pere va partir.

HENRIETTE.

Oh que non, maman ! cela ne
se peut pas.

Mde. DE CELLIERES.

Cependant on a mis les che-

vaux ; & voilà tes frères & tes sœurs qui sont tout prêts.

HENRIETTE.

Oh mon Dieu ! que me dites-vous ?

FRE'DERIC (*qui s'avance*).

Eh bien, Henriette, où es-tu donc ? On n'attend plus que toi.

HENRIETTE.

Un moment ! un moment !

FRE'DERIC.

Quatre heures sont déjà sonnées ; & tu fais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partiroit à la minute précise, parce qu'à cinq heures & demie il a ici un rendez-vous.

DE CONTRADICTION. 47

Mde. de CELLIERES.

Eh bien, ma fille, que t'avois-
je dit ?

HENRIETTE.

Mais, maman. . . .

(*Amédée, Victoire, Adélaïde, accourent tous à la fois en criant*) :

Henriette ! Henriette ! Henriette !

HENRIETTE (*d'un ton d'impa-*
tience).

Doucement donc, enfans.

FRE'DERIC.

Comment ? est-ce que tu n'as
pas achevé ta bourse ? Tiens, vois
le joli petit paysage que je vais
porter à ma cousine.

AME'DEE.

Et moi, ce bouquet de fleurs
de mon jardin.

VICTOIRE.

Et moi, ces nœuds de rubans.

ADELAÏDE.

Et moi, ces jarretieres que je
lui ai tricotées. Allons, allons, voici
mon papa.

M. DE CELLIERES.

Henriette, nous partons. Tu fais
que jamais je ne me fais attendre,
mais aussi que jamais je n'attends
personne. Si tu es prête, suis-moi,
si tu ne l'es pas, tu n'as qu'à
rester.

HENRIETTE.

Ma bourse n'est pas encore finie.
Il ne s'en faut que de quatre ou
cinq tours.

M. DE

DE CONTRADICTION. 49

M. DE CELIERES (*faisant signe aux autres enfans de le suivre*).
Adieu, ma fille. Je me charge de tes complimens pour Caroline.

(Il sort avec Frédéric, Amédée, Victoire & Adélaïde).

HENRIETTE (*à sa mere en pleurant*).

Les voilà partis ! Il faut que je reste à me désoler à la maison, moi qui attendois une si grande joie de cette soirée ! Ma cousine va recevoir un cadeau de chacun de mes freres & de mes sœurs : & moi, qui suis l'aînée, je ne suis pas de la fête ! Que pensera-t-elle de moi ?

Nº XI.

D

Mde. DE CELLIERES.

En effet, c'est fort malheureux, d'autant plus qu'il ne tenoit qu'à toi d'éviter cette disgrace. Je t'avais avertie encore assez à propos. Si au lieu de t'obstiner à finir ta bourse, tu avois passé des rubans au sac à ouvrage, si tu n'avois pas perdu de tems à courir ici, si tu n'avois pas étourdiment fourré dans ta tête que ton pere ne devoit partir qu'à cinq heures, voilà un chagrin amer que tu te ferois épargné. Le malheur est venu ; il ne te reste plus qu'à le supporter avec courage.

HENRIETTE.

Mon oncle & ma tante, que diront-ils ? Ils vont croire que je suis

DE CONTRADICTION. 51

en pénitence, ou que je n'aime pas
ma coufine.

Mde. DE CELLIERES.

Tu conviendras qu'ils seroient
fondés à le soupçonner.

HENRIETTE.

Ah maman ! au lieu de me don-
ner des consolations, vous augmen-
tez encore ma peine.

Mde. DE CELLIERES.

Non, ma fille, j'en souffre au-
tant que toi : & je puis la finir, si
tu veux.

HENRIETTE.

O maman ! que vous êtes bonne !
Oui, oui, je vais achever ma bourse,
& puis nous iron nous deux la por-
ter. Mon oncle, ma tante & ma

D 2

petite cousine vont être bien agréablement surpris. Ils verront que ce n'est pas ma faute. Voulez-vous que j'envoie chercher une voiture? Je finirai en attendant.

Mde. DE CELLIERES.

Non, ma fille, ce seroit désobéir à ton pere, & te dérober à toi-même le fruit d'une importante leçon. Tu n'iras point d'aujourd'hui chez ta cousine; mais tu peux te rendre encore aussi heureuse que tu l'aurois été par ta visite. J'en ai un moyen sûr à te proposer.

HENRIETTE.

Et quel est-il, maman, je vous prie?

Mde. DE CELLIERES.

C'est de bien prendre, dès ce mo-

ment, sur toi-même, de ne plus arranger tout ce qu'on te dit au gré de ta fantaisie ; de te défaire sur-tout de cette manie insupportable de contredire sans cesse, en opposant tes folles idées aux conseils des personnes plus sages & plus expérimentées que toi. Je te connais assez de courage pour prendre un parti ferme, & le soutenir.

HENRIETTE.

Oh ! oui, maman, je le veux, je le veux.

Mde. DE CELLIERES.

Je n'en attendois pas moins de la force de ton caractère. Eh bien, si je te vois persister le reste de la semaine dans ta courageuse résolu-

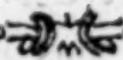
tion, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, & de plus, le sac à ouvrage, pour la dédommager. Elle croira que nous n'avons retardé de quelques jours, que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle, & de notre propre générosité.

HENRIETTE (*ettant dans ses bras*).

Ah ! ma chere maman, que je vous embrasse Vous me rendez le calme & la joie.

Mde. DE CELLIERES.

Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être en ce moment le bonheur de toute ta vie.



CASTOR ET POLLUX.

M. de Sainval élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appellés Castor & Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, & traités avec une égalité parfaite, ils ne tarderent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux & querelleur.

Castor bondissoit de joie, lors-

qu'on lui faisoit des caresses ; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on **caresât** aussi son frere. Pollux, même quand M. de Sainval le tenoit sur ses genoux, trouvoit **encore** à grogner qu'il **adresât** un sourire à Castor, ou qu'il lui fit le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisoient suivre de leur chien, en lui rendant visite, Castor alloit les joindre, & cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple & liant, & qu'il avoit les manieres très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer &

caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis de College. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grace & leur légéreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, & les rendre agréables à ses yeux.

Que faisoit Pollux pendant tout ce tems ? Il se tenoit dans un coin, d'où il ne cessoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près, il lui montroit les dents, & souvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il pouffoit des cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avoit remarqué dans Pollux ce caractère odieux; & il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gaignoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux frères étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisoit un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécon-

tent, & il attendoit, sans murmure, que son tour arrivât. Son maître ne lui jetta qu'un os décharné: il le reçut d'un air satisfait; mais à peine Pollux eut-il apperçu que son frère avoit eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejetta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, & se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance; & imaginant que son os flattoit peut-être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa

foiblesse ou de sa pusillanimité. Il avoit fait ses preuves de force & de courage dans une occasion où son frere s'étoit mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros; & il eut la gloire de faire mordre la poussiere à son ennemi.

M. de Sainval favoit cette anecdote; ainsi le caractère de Castor étant déjà bien établi dans son esprit, il l'appella, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avoit jetté à Pollux, & que celui-ci avoit négligé, & il dit: Castor, mon brave chien, il est juste que tu

Il aies la portion de ton frere, puis-
& qu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grognant.
M. de Sainval ajouta: Puisque tu
as été complaisant & généreux
envers celui qui ne te montroit
qu'une jalouse envie, tu feras dé-
formais mon chien d'appartement,
& ton frere ne sera que chien de
basse-cour. Allons, qu'on mette
Pollux à la chaîne, & qu'on lui
construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-
cour; & Castor eut ses allées
franches dans tous les appartemens.

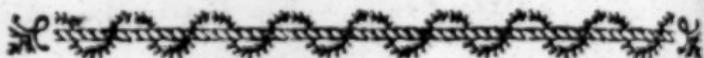
Pollux eût peut-être joui info-
lémment de sa faveur, s'il avoit
obtenu l'avantage dans le jugement
de M. de Sainval; mais le bon

cœur de Castor saignoit de la disgrâce de son frere; & il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, & le portoit à Pollux: il fretilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines & réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres & si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens & des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, & dessé-

cha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans ! s'il en étoit quelqu'un du caractere affreux de Pollux, voyez le fort qui vous menace ; une vie pleine d'humiliations & de chagrins, suivie d'une mort cruelle.



LA PETITE FILLE

A MOUSTACHES.

“VEUX-TU bien faire ce que je te dis, Placide? Mais voyez donc ce petit obstiné! Allons, Monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne”. C'est de ce ton qu'on entendoit toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisoit ja mais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensoit au contraire lui paroissoit un chef-œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours

toujours tristes & ennuyeux ; puis elle les choisiffoit elle-même le lendemain comme les plus amusans. Il falloit que son malheureux frere, sous peine d'être vertement tancé, obéît à tous ses caprices. S'il osoit se permettre la plus légère représentation, elle prenoit aussi-tôt contre lui ses grands airs, brisoit quelquefois ses joujoux, & le pauvre Placide étoit obligé de rester seul dans un coin sans amusement.

Le parens de Camille avoient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mere sur-tout ne cessoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à se faire chérir que par la douceur & par la complaisance ; qu'une petite fille qui prétendoit

66 *LA PETITE FILLE*

imposer aux autres ses volontés étoit la plus insupportable créature de l'univers ; ces sages leçons étoient inutiles. Déjà son frere, aigri par son arrogance, commençoit à ne plus l'aimer ; toutes ses compagnes fuyoient loin d'elle ; & Camille au lieu de se corriger, n'en devenoit que plus volontaire & plus exigeante.

Un Officier d'un caractère franc & d'un esprit très-raisonnable, dînoit un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit son frere, & tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse mais enfin excédé de tant d'impertinences : Si j'avois une petite demoiselle

A MOUSTACHES. 67

selle comme la vôtre, dit-il à Mde. de Florigni, je fais bien, Madame, ce que j'en ferois.

Et quoi donc, Monsieur, lui répondit-elle ?

Je lui donnerois, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferois appiquer des moustaches, & j'en ferois un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit ; & des larmes se répandirent autour de ses paupières.

Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur impérieuse, & résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvoient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis

de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il seroit cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elles se laissent corriger par les douces représentations de leur mere, plutôt que d'attendre qu'il vînt diner chez leurs parens un homme raisonnables pour leur dire en face, qu'elles seroient plus propres à faire un caporal rebatatif, qu'une douce & gentille Demoiselle.



LA CICATRICE.

FERDINAND avoit reçu de la nature une ame pleine de noblesse & de générosité. Son esprit étoit vif & pénétrant, son imagination forte & sensible, son humeur franche & joyeuse ; & ses manieres avoient une grace animée qui lui concilioit tous les cœurs.

Avec tant de qualités aimables, il avoit un défaut bien incommodé pour ses amis, celui de s'affecter trop vivement des moindres impressions, & de s'abandonner, en aveugle, à tous les mouvemens qu'elles excitoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses camarades, la plus légère contradiction irritoit ses esprits fougueux; on voyoit le feu de la colere enflammer tout-à-coup son visage; il trépignoit des pieds, pousoit des cris, & se livroit à toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenoit à grands pas dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avoit permis de donner à sa sœur, Marcellin, son ami & son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étoient venues à ce sujet. Ferdinand, plongé dans la rêverie, ne l'avoit pas apperçu. Marcellin, après l'avoir inutilement appellé

assez haut, se mit à le tirailler deux ou trois fois par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impatienté de ces secousses, se retourna brusquement, & repoussa le pauvre Marcellin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit là étendu sans aucune apparence de vie & de sentiment : & comme sa tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit à grands flots de ses tempes.

Dieu ! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son cœur l'intention de faire du mal à son

tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie !

Il se précipite à son côté, en disant avec de grands cris : Il est mort, il est mort ! J'ai tué mon cher Marcellin, mon meilleur ami ! Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeuroit couché auprès de lui, en poussant les plus tristes sanglots.

Heureusement son pere avoit entendu ses gémissemens. Il accourut, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, & lui jeta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcellin à la vie,

fit naître une vive joie dans le cœur de Ferdinand ; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, & peut-être mortelle.

Marcellin, transporté dans la maison de son pere, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise ; & il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence ; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit ni à le consoler, ni à l'affliger.

Marcellin l'appelloit sans cesse

dans ses rêveries. Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traité si méchamment ? Ah ! tu dois être encore plus malheureux que moi, de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne-moi aussi de t'avoir fait mettre en colere ; je ne voulois pas te fâcher.

Ces discours que Marcellin lui adressoit sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux, & qu'il lui tint la main, redoubloint encore la tristesse de Ferdinand. Chaque trait de tendresse étoit un coup de poignard pour son cœur.

Enfin, Dieu voulut que la fièvre se calmât peu-à-peu, & que la

plaie commençât à guérir. Au bout de six jours Marcellin fut en état de se lever.

Qui pourroit se représenter la joie de Ferdinand ? Ah ! certainement personne, à moins qu'il n'ait fenti une fois, dans sa vie, la douleur qu'il éprouva aussi long-tems qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entierement rétabli, Ferdinand reprit un visage serein ; & sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla, de toute la force de son caractère, à vaincre cette humeur emportée qui le dominoit.

Marcellin ne garda de sa chute qu'une cicatrice légère à la tempe.

76 *LA CICATRICE.*

Ferdinand ne la regardoit jamais sans émotion, même dans un âge plus avancé. Toutes les fois qu'il rencontrait Marcellin, il le baisoit sur cette cicatrice, qui devint le sceau de la tendre intimité dont ils furent unis l'un à l'autre dans tout le cours de leur vie.



LE FOURREAU DE SOIE.

LA jeune Marthonie avoit porté jusqu'à l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de marroquin chaussoient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébene, abandonnée à ses caprices, flottoit en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites Demoiselles de son âge, qu'on avoit déjà parées comme de grandes dames; & la richesse de leur habillement ré-

veilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

Ma chere maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois Demoiselles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah ! comme elles étoient joliment adonisées ! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes ! Vous êtes aussi riche que leur mere. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de foie & des fouliers brodés, & permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

Mde. DE JONCOURT.

Je ne demande pas mieux, ma

ille, si cela fait ton bonheur ; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

MARTHONIE.

Et pourquoi donc, maman, je vous prie ?

Mde. DE JONCOURT.

C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continue de falir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu desires, demande la plus excessive propreté, pour faire honneur à celle qui la porte. Une seule tache en terniroit tout l'éclat.

50 LE FOURREAU

Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage, pour lui rendre son premier lustre: & quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffroient pas à le renouveler tous les jours.

MARTHONIE.

Oh ! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquile : j'y veillerai de tous mes yeux.

Mde. DE JONCOURT.

A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagacité de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur

heur de son enfance. Ses cheveux qui, jusqu'alors, avoient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillottes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans ; & leur beau noir de jais, qui relevoit avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli verd de pomme, avec des nœuds de ruban rose tendre, & des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnoit dans ses habits, leur fraîcheur & leur propreté charmoient les regards ; mais tous les membres

de Marthonie y paroissoient à la gêne ; ses mouvemens n'avoient plus leur aisance accoutumée ; & sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, sembloit avoir perdu les graces de la candeur, & de la naïveté.

La petite fille étoit cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenoient avec complaisance le long de toute sa petite personne, & ne s'en écartoient que pour aller chercher à la dérobée dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avoit eu l'adresse de faire inviter ce jour-là par sa maman, toutes ses jeunes amies pour jouir de leur surprise & de leur admira-

tion. Elle se pavanoit fièrement devant elles, comme si elle étoit parvenue à la royauté, & qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas! ce regne brillant eut une bien courte durée, & fut semé de bien des soucis !

On avoit proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville ; Marthonie se mit à leur tête, & l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle étoit émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeoient des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites Demoiselles allerent à la chasse des papillons.

Elles les attrapoient avec adresse, sans les blesser, & lorsqu'elles avoient admiré leurs couleurs, elles les laissoient s'envoler, & suivoient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles componsoient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avoit d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiroient. Mais on lui repréSENTA que le gazon pouvoit être humide, & qu'il gâteroit ses souliers & son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule & sans bouger, tandis qu'elle voyoit folâtrer ensemble ses heureuses compagnes. Le plaisir de

contempler sa robe verd de pomme
étoit bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie, s'élevoit un joli bosquet. On entendoit, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui sembloient inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrerent en sautant de joie. Marthonie vouloit les suivre ; mais on lui dit que sa garniture de gaze seroit déchirée par tous les buissons. Elle voyoit ses amies jouer aux quatre coins, & se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendoit des cris de plaisir, plus elle ressentoit de dépit & d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses com :

pages, qui la voyoit de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venoit de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver ; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut ; & on trouva Marthonie accrochée par les rubans & la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine, dont elle ne pouvoit se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui retenoient le chapeau sur sa tête ; mais comme ses cheveux crêpés se trouvoient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en

coûta une boucle presque entière ; & l'édifice élégant de sa coiffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaitoit à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux événement. Au lieu des consolations qu'elle auroit dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentoit de loin à la vue.

Marthonié eut bien de la peine à y parvenir. Ses foulards étroits gênoient sa marche, & son corset embarrassoit sa respiration. Elle au-

roit bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise ; mais il n'étoit pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étoient déjà montées sur le sommet de la colline, & jouissoient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentoit à leurs yeux enchantés. On découvroit de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentoit dans la plaine, & dans l'éloignement, une large riviere dont les bords étoient couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmoit leurs regards.

Elles se récrioient de joie & d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, & n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, étoit rongée de tristesse & d'ennui.

Elle eut le tems de faire, dans sa solitude, des réflexions bien ameres. Ah ! se disoit-elle en elle-même, à quoi me servent maintenant ces beaux habits ? Quels doux plaisirs ils m'empêchent de goûter ! & quelles douleurs ils me font souffrir !

Elle s'abandonnoit à ces affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes descendre précipitamment, & lui crier de loin : Viens, Marthonie ; sauvons-nous, sauvons-nous. Voilà un orage ter-

50 LE FOURREAU

rible qui s'élève derrière la colline.
Ta robe va être abîmée, si tu ne
te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces re-
naître par la crainte du malheur
dont on la menaçait. Elle oublia
sa fatigue, ses meurtrissures & ses
étouffemens, pour hâter sa course.
Mais malgré l'aignillon dont elle
étoit pressée, elle ne pouvoit suivre
que de loin ses compagnes vêtues
bien plus légèrement. D'ailleurs,
elle étoit à tout moment arrêtée;
tantôt par son panier dans les sen-
tiers étroits, tantôt par sa queue
traînante à travers les pierres &
les ronces, tantôt par l'échafaudage
de sa chevelure, sur laquelle l'im-
pétuosité du vent faisoit courber

les branches des arbustes & des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur ; & il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venoient de regagner la maison de leurs peres.

Enfin Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avoit laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, & la tempête avoit emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur & la pluie avoient collé sa chemise sur son corps ; & sa parure se trouva perdue sans ressources.

Veux-tu que je te fasse faire de main un autre fourreau de foie, lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes ?

Oh ! non, non, maman, répondit-elle, en se jettant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laisssez-moi reprendre mes premiers habits, & pardonnez-moi ma folie.

Marthonie, avec les vêtemens de l'enfance, reprit sa modestie, ses graces, sa liberté ; & sa maman n'eut point de regret à une perte qui rendoit à sa fille le bonheur que son imprudence & sa vanité alloient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

L'INCENDIE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE CRESSAC.

Mde. DE CRESSAC.

ADRIEN,
JULIE, } leurs enfans.

THOMAS, riche Fermier.

JEANNE, sa femme.

SUZETTE,
LUBIN, } leurs enfans.

GODEFROI, Palefrenier de M. de
Cressac.

La Scene est à l'entrée d'un village.
Le Théâtre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles dans le lointain des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du théâtre est une ferme, & tout auprès une fontaine ; de l'autre côté, est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.

L'INCENDIE,
DRAME EN UN ACTE.

S C E N E I.

ADRIEN (arrive en courant sur la scène par le détour de la colline. Ses vêtemens & sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théâtre, que la colline masquoit à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur).

BON Dieu ! bon Dieu ! tout brûle encore ! Quels gros tour-

billons de fumée & de flammes !
 O mon papa, maman, ma petite
 sœur Julie, qu'êtes-vous devenus ?
 Ne suis-je plus qu'un malheureux
 orphelin ? Seigneur, mon Dieu,
 prends pitié de moi ! Tu m'as déjà
 tout enlevé ; laisse-moi au moins
 mes parens. Ils font pour moi plus
 que tout au monde. Que devien-
 drois-je sans eux ?

(Accablé de fatigue & de dou-
 leur, il pose sa main contre un
 arbre, & appuie sa tête dessus.
 Au même instant la ferme s'ouvre,
 & il en sort un petit paysan, te-
 nant à la main son déjeûner).

SCENE II.

ADRIEN, LUBIN petit payfan.

LUBIN (*sans voir Adrien*).

Il ne finit donc pas ce feu d'enfer ! A quoi pensoit mon pere, d'aller s'enfourner là-dedans avec ses chevaux ? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'affeoir ici pour l'attendre.

(*Il marche vers l'arbre, & voit Adrien*).

Eh ! mon petit joli Monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village ?

N° XI.

G

ADRIEN.

Ah ! mon ami, je ne fais ni où
je suis, ni où je vais.

LUBIN.

Comment ? est-ce que vous seriez
de la ville qui brûle ?

ADRIEN.

Hélas ! oui. Je me suis échappé
du milieu des flammes.

LUBIN.

Le feu a-t-il déjà pris à votre
maison ?

ADRIEN.

C'est dans notre rue qu'il a
commencé. J'étois au lit, & je
dormois tranquillement. Mon papa
est venu m'en arracher. On m'a
habillé à la hâte, & on m'a em-

L'INCENDIE. 99

porté à travers des charbons de feu qui pleuvoient sur nous.

LUBIN (*avec un cri de frayeur*).

O mon Dieu !

(*On entend une voix qui crie de l'intérieur de la ferme*).

Lubin ! Lubin !

(*Lubin, tout troublé, n'entend pas*).

SCENE III.

JEANNE, SUZETTE, ADRIEN,
LUBIN.

JEANNE (*en entrant à Suzette*).

Je crains que le drôle ne m'ait
échappé pour courir au feu. N'ai-je
donc pas assez de trembler pour
son pere ?

SUZETTE.

Non, ma mere, le voici. Ha !
ha ! il parle à un petit Monsieur.

JEANNE (*à Lubin*).

Pourquoи ne pas me répondre ?

LUBIN.

Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendois que ce malheureux enfant. Ah ! ma mere, il vous auroit donné le frisson comme à moi.

JEANNE.

Que lui est-il donc arrivé ?

LUBIN.

D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison étoit toute en feu, lorsqu'il s'en est échappé.

JEANNE.

Dieu de bonté, comme le voilà pâle ! Vous êtes si petit ! Comment avez-vous donc fait pour vous sauver ?

ADRIEN.

Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, & mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri ; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurois de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, & m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin ; que c'étoit le premier village que je trouverois ; & m'y voici.

JEANNE.

Et savez-vous le nom de votre pere nourricier ?

ADRIEN.

Ma petite sœur de lait s'appel-
loit Suzette.

SUZETTE (*avec un cri de joie*).

Ah ! ma mère, si c'étoit Adrien ?

ADRIEN.

Eh ! oui, c'est moi.

JEANNE.

Vous, le fils de M. de Cressac ?

ADRIEN.

O ma bonne nourrice ! je te
reconnois bien à présent. Et voilà
ma chère Suzette, & voilà Lubin.

(Suzette se jette à son cou,
Lubin lui prend la main).

JEANNE (*l'éllevant dans ses bras*
& l'embrassant).

O mon Dieu ! que je suis heu-

reuse ! Je ne pensois qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme le voilà grandi ! L'aurois-tu reconnu, Suzette ?

SUZETTE.

Non pas tout de suite, ma mère. Mais j'ai bien senti que le cœur me battoit près de lui. Nous avons été si long-tems sans le voir !

ADRIEN.

C'est que j'étois au Collège ! Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu ? O mon papa, maman, ma petite sœur Julie !

JEANNE.

Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connois. Il les sauveroit tous, fussent-ils dans un brasier. Mais toi, tu as couru toute la nuit. Tu dois avoir faim. Veux-tu manger ?

LUBIN.

Tenez, Monsieur Adrien, voici une tartine que j'avois faite pour moi.

ADRIEN.

Tu me disois *tu* autrefois, Lubin.
LUBIN (*lui passant un bras autour du cou*).

Eh bien, Adrien, prends donc mon déjeûner.

SUZETTE.

Quelque chose d'un peu chaud lui vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

ADRIEN.

Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aie vu mon pere, ma mere, & ma sœur. Je veux m'en retourner ; je veux les voir.

JEANNE.

Y penses-tu ? Aller courir dans les flammes ?

ADRIEN.

C'est là que je les ai laissés ! Oh c'est bien malgré moi. Je ne voulais pas me séparer d'eux ! Mon

papa l'a voulu. Lui qui est la douceur même, il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colere. Mais je ne peux plus y tenir ; il faut que je retourne le chercher.

JEANNE.

Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

ADRIEN.

Vous avez une maison ! Ah ! je n'en ai plus.

JEANNE.

La nôtre n'est-elle pas à toi ? Je t'ai nourri de mon lait : je te nourrirai bien de mon pain.

(*Elle le prend entre ses bras,* &

l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme).

(*A Lubin*).

Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton pere, & nous en avertir. Mais ne va pas au feu, je te le défends.

S C E N E IV.

L U B I N (*seul*).

JE meurs pourtant d'envie d'y courrir. Quelle belle fournaise cela doit faire ! Je ne fais ; mais il me semble que je ne vois plus là-bas ce haut clocher qui grimpoit dans les nuages avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens, que je les

plains ! Il ne faut pas cependant que cela m'empêche de déjeûner.

(Il mord dans son pain).

S C E N E V.

LUBIN, SUZETTE
(Qui sort de la ferme, tenant à la main un verre).

LUBIN.

Ah ma sœur, tu es une bien bonne enfant de me porter ainsi à boire !

SUZETTE.

Oh ! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne

veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parens, dit-il, souffrent peut-être, en ce moment, la faim & la soif; & moi, je pourrois prendre quelque chose pour me régaler ! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le goſier.

LUBIN.

Il faut être bien tendre au moins, pour ne vouloir pas prendre un peu de lait, parce qu'on ne fait pas où est son pere !

SUZETTE.

N'est-ce pas ? Oh ! je te connois. Ta ſœur pourroit brûler toute vive, que tu n'en perdrois pas un coup de dent. Pour moi je ferois bien

L' INCENDIE. III

comme Adrien. Je n'aurois guere envie de manger, si notre cabane brûloit, & si je ne savois où trouver mon pere & ma mere, ou toi-même, Lubin.

LUBIN.

Et moi aussi, si je n'avois pas faim.

SUZETTE.

Est-ce qu'on a faim alors ? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

LUBIN.

Ainsi donc tu ne toucheras pas à ta soupe ?

SUZETTE.

Tu voudrois bien qu'elle te ref-

112 L' INCENDIE.

tât, après avoir mangé la tienne,
& encore un gros chiffon de pain
au beurre ?

LUBIN.

Non. C'est pour empêcher qu'elle
ne se perde, si Adrien ou toi n'en
voulez pas manger. Donne-moi
toujours le verre, que je boive en
attendant.

(*Suzette lui donne le verre ; Lubin puise de l'eau à la fontaine, & boit*).

SUZETTE.

Dépêche-toi donc. Mon pauvre
Adrien meurt de soif.

LUBIN.

Attends. Je vais le remplir.

SUZETTE

SUZETTE.

Que fais-tu ? Sans le rincer ?

LUBIN.

Crois-tu que j'aie du poison dans
la bouche ?

SUZETTE.

Vraiment ce seroit bien propre
avec les miettes de pain qui sont
encore sur le bord ! Je veux le
rincer moi-même. Les enfans
comme lui sont accoutumés à la
propreté ; & je veux qu'il se trouve
chez nous, comme dans sa maison.

(*Elle rince le verre, le remplit,
& rentre dans la ferme.*)

SCENE VI.

LUBIN (*seul*).

VOILA mon déjeûner fini. Si je courrois à présent voir le feu ! Quelques tapes de plus ou de moins ne font pas grand'chose. Je vais toujours avancer un peu sur le chemin. Allons, allons.

(Il se met à courir. Au détour de la colline, il rencontre son pere).

SCENE VII.

THOMAS, LUBIN.

(*Thomas porte une cassette sous son bras. Il marche d'un pas hâssé, & paroît ne respirer qu'avec peine.*)

LUBIN.

Ah ! vous voilà, mon pere ! Je courrois devant vous.

THOMAS (*avec empressement*).

Adrien est-il ici ?

LUBIN.

Oui, oui, il vient d'arriver.

H 2

THOMAS

(Posant la cassette à terre, & levant ses bras vers le ciel).

Je te remercie, ô mon Dieu !
Toute cette honnête famille est donc sauvée !

(Il s'affied sur la cassette).
Que je respire.

LUBIN.

Ne voulez-vous pas entrer ?

THOMAS.

Non, non ; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mère que je suis ici.

(Lubin court vers la ferme, & s'y élance).

SCENE VIII.

THOMAS

(*Effuyant la sueur de son front,
Et les larmes de ses yeux*).

Je ne mourrai donc point sans
l'avoir obligé à mon tour !

SCENE IX.

THOMAS, JEANNE, ADRIEN,
SUZETTE, LUBIN.

(Jeanne accourt de la ferme,
portant un petit enfant dans ses
bras. Adrien, Suzette & Lubin la
suivent).

JEANNE (*se jettant au cou de Thomas*).

AH mon cher ami, quelle joie
de te revoir !

THOMAS (*l'embrassant tendrement*).

Ma chere femme !

(Il prend l'enfant qu'elle tient
sur son sein, & qui lui tend les

bras. Il le serre dans les siens,
l'embrasse, & le rend à sa mère).

Mais Adrien, où est-il ? Que je
le voie !

ADRIEN (*courant à lui*).

Me voici, mon père nourricier,
me voici.

(*Il regarde de tous côtés*).

Vous êtes seul ? Mon papa, ma-
man, ma petite sœur Julie, où sont-
ils ?

THOMAS (*avec transport*).

En sûreté, mon fils. Embrasse-
moi.

ADRIEN (*se jettant dans ses bras*)-

Oh ! quelle joie !

JEANNE.

Nous étions bien en peine. Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

THOMAS.

Ils n'avoient pas leur bienfaiteur à sauver!

JEANNE.

Mais au moins tout est-il éteint à présent?

THOMAS.

Eteint, ma femme? Oh! ce n'est plus une maison, une rue; c'est la ville toute entière embrasée! Si tu voyois cette désolation! les femmes courant échevelées, & vous demandant à grands cris leurs maris & leurs enfans! le son des cloches,

le bruit des charriots & des pompes,
le fracas épouvantable des maisons
qui s'écroulent ! les chevaux furieux
& les flots de peuple effrayé qui
vous renversent ! les flammes qui
vous poursuivent & se croisent de-
vant vous ! les poutres brûlantes qui
tombent sur la foule & l'écrasent!....
Je ne fais comment j'en suis re-
venu.

JEANNE.

Tu me glaces le sang dans les
veines.

SUZETTE.

Ah ! ma mère, voyez, ses four-
cils, ses cheveux tout brûlés !

THOMAS.

Et mon bras encore ! Mais qu'est-

123 L'INCENDIE.

ce que tout cela ? Trop heureux d'en sortir la vie sauve ! je ne l'aurois pas marchandée.

JEANNE.

Qne me dis-tu, mon ami ?

THOMAS.

Quoi, ma femme, pour notre bienfaiteur ! N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage ? N'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme & tout ce que nous possédons ? N'as-tu pas nourri son enfant ? (*Adrian passe ses bras autour du corps de sa nourrice*). Ah ! j'aurois eu mille vies que je les aurois toutes risquées.

JEANNE (avec attendrissement).

Tu l'as donc pu secourir ?

THOMAS.

Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme & sa fille étoient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étois encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyoit écrasés, & fuyoit. J'ai entendu leurs cris ; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, & je les en ai retirés. J'avois déjà sauvé la cassette que voici ; & mon charriot est chargé de leurs effets les plus précieux.

ADRIEN (*se jettant dans ses bras*).

O mon pere nourricier ! sois sûr d'en être bien récompensé.

THOMAS.

Je le suis déjà, mon ami. Ton pere ne comptoit peut-être pas sur moi, & je l'ai secouru ; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire. Mais ce n'est pas tout. Il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille & ses gens....

ADRIEN.

Oh ! je vais donc les revoir !

THOMAS.

Cours, ma femme ; va tirer de notre excellent vin vieux ; fais traire nos vaches ; prépare nos meilleures provisions ; qu'on mette des draps blancs au grand lit, nous irons coucher dans l'étable.

JEANNE.

Oui, j'y vole, mon ami.

S C E N E X.

THOMAS, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS.

Et moi je vais ranger le foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asyle. Hélas ! toute la plaine en est couverte. Je crois les voir encore, les uns muets & insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue & d'épuisement :

les autres courant cà & là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, & voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent. J'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

SUZETTE.

Ah ! mon pauvre Adrien ! si tu t'étois trouvé là, on t'auroit foulé sous les pieds.

THOMAS.

Aussi-tôt que mes chevaux seront revenus, j'irai ; je veux ramasser tout ce que je pourrai d'enfans, de femmes & de vieillards, pour les conduire ici. J'étois le plus pauvre

du village ; j'en suis devenu le plus riche : c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux.

(Il se baïsse pour prendre la cassette).

LUBIN.

Mon pere, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las !

THOMAS.

Non, non ; prends garde ; elle est trop lourde pour toi. Elle te cafferait les jambes, si elle échappoit de mes mains. Va plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four, & fourbir nos marmites des vendanges : puis, tu courras chez le meunier pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pau-

vres incendiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs besoins les plus pressans. Je ne suis pas, graces à Dieu, dans l'aisance, pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerois jusqu'à mon dernier morceau de pain.

(Il sort avec Lubin).

S C E N E XI.

S U Z E T T E, A D R I E N.

SUZETTE.

Oh ! je partagerai aussi toujours avec toi. Mon pauvre Adrien, qui m'auroit dit que je te verrois un jour si à plaindre !

ADRIEN

ADRIEN.

Ah ! ma chère Suzette ! c'est bien cruel aussi de tout perdre dans une nuit !

SUZETTE.

Console-toi, mon ami. Ne te souviens-tu pas combien nous avons été heureux ici, quand nous étions encore plus petits que nous ne le sommes, tiens, pas plus hauts que ce buisson là-bas ? Eh bien, nous le serons encore. Crains-tu que rien ne te manque, autant que j'en aurai ?

ADRIEN (*lui prenant la main*).

Non, je ne le crains pas. Mais c'étoit moi qui devois un jour te mettre à ton aise, te marier lorsque

Nº XI.

I

tu serois grande, & prendre soin de tes enfans comme des miens.

SUZETTE.

Eh bien ! ce sera mon affaire, au lieu d'être la tienne : quand on s'aime, c'est toujours la même chose. Je te donnerai les plus belles fleurs de notre jardin. Tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai. Je te donnerai aussi mon lit, & je dormirai à terre auprès de toi.

ADRIEN (*se jettant à son cou*).

Mon Dieu ! mon Dieu ! ma chere Suzette ! combien je dois t'aimer !

SUZETTE.

Tu verras aussi comme j'aurai de

soin de ta petite Julie ! Je serai toujours entre vous deux. Quand on s'est nourri du même lait, n'est-ce pas comme si l'on étoit frère & sœur ?

ADRIEN.

Oui, tu feras toujours la mienne ; & je ne fais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te présenterai à mon papa & à maman, pour que tu sois aussi leur fille. Mais, mon Dieu, quand reviendront-ils ?

SUZETTE.

Pourquoi t'inquiéter ? Tu fais bien que mon pere les a mis hors de danger ?

ADRIEN.

C'est que mon papa est comme le tien. Il aura aussi voulu sauver à son tour ses amis. Il se sera peut-être rejetté au milieu des flammes. Je tremblerai toujours pour lui jusqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la colline. Oh si c'étoit lui !

GODEFROI, ADRIEN,
SUZETTE.

ADRIEN (*courant à Godefroi d'un air joyeux*).

Ah ! Godefroi !

GODEFROI.

Vous voilà, M. Adrien ?

ADRIEN.

C'est bien de moi qu'il s'agit !
Où est mon papa ? où est maman ?
où est ma sœur Julie ? sont-ils ici ?

GODEFROI (*d'un air bêbété*).

Ici ? Où donc ?

ADRIEN.

Derriere toi ?

GODEFROI.

Derriere moi ? (*Il se retourne*).
Je ne les vois pas.

ADRIEN.

Tu ne les as donc pas accom-
pagnés ?

GODEFROI.

Ils ne sont donc pas ici ?

ADRIEN (*d'un ton d'impatience*).

C'est ici que tu viens les cher-
cher ?

GODEFROI (*d'un air trouble*).

Vous me faites frissonner de la
tête aux pieds. (*Adrien pâlit*). Ne
vous effrayez donc pas. (*Avec con-
fession*). Ils ne sont pas ici ?

SUZETTE.

Il n'est venu personne que mon frere Adrien.

ADRIEN.

Pourquoi y suis-je venu ?

GODEFROI.

Ecoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eut arraché de mes bras pour me faire travailler, je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous ; mais j'ai couru de tous côtés pour chercher vos parens ; je ne les ai pas trouvés. J'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde ; personne ne les avoit vus, personne n'en avoit entendu parler.

136 L'INCENDIE.

ADRIEN (*d'un ton plaintif*).

O Dieu ! ayez pitié de moi.
Mon papa, maman, où êtes-vous ?

GODEFROI.

Ce n'est pas tout. Ecoutez. Ne
vous effrayez pas seulement. Voici
le pire de l'histoire.

ADRIEN.

Hélas, mon Dieu ! qu'est-ce
donc ?

GODEFROI.

Comment voulez-vous que je
vous le dise, si vous allez prendre
l'épouvante ?

ADRIEN.

Eh ! dis, dis toujours. Tu me
fais mourir.

GODEFROI.

Eh bien donc, le bruit court qu'un homme, une femme & une petite fille ont été écrasés dans notre rue, par une charpente qui est tombée toute en feu.

(Adrien tombe évanoui).

SUZETTE.

Bon Dieu ! bon Dieu ! à notre secours ! Adrien qui se meurt !

(Elle se précipite sur lui).

GODEFROI.

Mais qu'a-t-il donc ? Il n'en est rien peut-être. Ce n'est qu'un ouï-dire ; & on ne fait pas qui c'est.

SUZETTE.

La frayeur l'a saisi tout-à-coup.

Il oublie que mon pere les a sauves.

GODEFROI (*tâtant le front d'Adrien*).

O mon doux Sauveur ! il est froid comme un glaçon !

SUZETTE (*se relevant à demi*).

Que venez-vous faire ici ? C'est vous, c'est vous qui l'avez tué.

GODEFROI.

Je lui avois pourtant bien dit de se tranquilliser. (*Il le souleve*). M. Adrien ! (*Il le laisse retomber*).

SUZETTE.

Laissez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'est pas mort encore. O mon cher Adrien ! mon frere !

Où trouver à présent mon pere & ma mere pour lui envoyer du secours ?

(*Elle va vers plusieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit sortir. Elle sort enfin par une coulisse au-dessus de la ferme.*)

SCENE XIII.

ADRIEN (*toujours évanoui*),
GODEFROI (*appliquant son oreille au nez d'Adrien*).

GODEFROI.

NON, non, il n'est pas encore mort; il renifle. Oh ! s'il étoit

mort, j'irois me jettter dans le premier puits.

(Il lui crie dans l'oreille):

Adrien ! M. Adrien !.... Si je savoys comment le faire revenir !

(Il lui souffle sur le visage).

Bah ! j'y perdrois mes poumons.... C'étoit bien bête aussi de ma part ; mais c'est encore plus bête de la sienne. Je lui disois de ne pas s'effrayer. Tous ces enfans de grands Seigneurs sont comme des boules de savon qui crevent de rien.... Adrien ! M. Adrien ! Il ne m'entend pas... Ma femme est morte, & j'en ai eu bien du regret ; mais mourir parce qu'un autre est mort, il n'y a pas de raison à cela. *(Il*

le secours encore). Il ne revient pas cependant !

(Il tourne la vue de tous côtés).

Ah, bon ! voici une fontaine ! je vais y puiser de l'eau dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bien revenir.

(Il court à la fontaine. En même temps arrive d'un autre côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, & tenant Julie par la main. Godefroi l'apperçoit ; &, de frayeur, laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus & stupefait ; puis il court à toutes jambes vers l'autre côté de la colline, en s'écriant) :

Ah ! Dieu me pardonne ! s'il va

trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

SCENE XIV.

M. DE CRESSAC, Mde. DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN
(toujours évanoui).

M. DE CRESSAC.

Mais c'est Godefroi, je pense ?
(Il l'appelle). Godefroi, où vas-tu donc ? où est Adrien ?

Mde. DE CRESSAC.

Il fuit ! Qu'a-t-il fait de mon fils ?
JULIE (voyant un corps étendu à terre).
Que vois je ? Qui est couché là ?

(Elle se baïsse pour le considérer; elle reconnoît Adrien & se jette sur lui).

Dieu! mon frere! Il est mort!

Mde. DE CRESSAC.

Que dis-tu?

(Elle s'arrache du bras du M. de Cressac, & se précipite à corps perdu de l'autre côté).

Mon fils! Adrien!

M. DE CRESSAC.

Il manquoit encore quelque chose à notre malheur!

(Il tombe à genoux auprès d'Adrien & le souleve. Adrien fait un léger mouvement).

Dieu soit loué! Il respire. Ma

femme, ton fils a besoin de toi.
Garde tes forces pour le secourir.
Assieds-toi.

Mde. DE CRESSAC (*avec un cri douloureux*).

Mon fils ! Mon fils !

(*Elle tombe presque évanouie*).

JULIE.

Ah mon pauvre frere ! que les flammes eussent plutôt tout dévoré ! Reveille-toi, reveille-toi.

(*Pendant ces paroles de Julie, M. de Cressac relève Mde. de Cressac sur son siège, & remet Adrien dans ses bras, en sorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mère, qui le couvre de baisers*).

M. DE CRESSAC.

Ne perdons pas un moment.
As-tu des sels sur toi ?

Mde. DE CRESSAC.

Je ne fais ; je suis toute troublée.
Après tant de frayeurs, une en-
core qui les surpasse toutes ! Je
donnerais tout ce qui nous reste
pour quelques gouttes d'eau.

(M. de Cressac regarde autour
de lui, apperçoit la fontaine ; il
y vole).

JULIE (fouillant dans le tablier
de sa mère).

Maman, voici votre éther. (Elle
uvre le flacon).

(Mde. de Cressac le saisit avec
N° XI. K

transport, & le fait respirer à ses fils).

JULIE.

Mon frere, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien ! mon cher Adrien !

(Adrien paroît un peu se ranimer).

JULIE.

Ciel ! il respire, il m'entend !

(Elle court à son pere).

Venez, venez, mon papa.

(M. de Cressac revient, portant de l'eau dans le creux de sa main. Il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front & les tempes d'Adrien, puis lui jette quelques

gouttes d'eau sur le visage du bout de ses doigts).

ADRIEN

(Les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, & pousse des soupirs à demi étouffés).

Hélas, hélas, mon papa !

Mme. DE CRESSAC.

Mon cher Adrien !

ADRIEN (*comme dans un songe*) .

Il est donc mort !

M. DE CRESSAC.

Il me croit mort ! C'est cet imbécille de Godefroi qui l'aura effrayé.

JULIE (*avec transport*).

Ciel ! il entr'ouvre les yeux.

Mde. DE CRESSAC.

Mon fils ! Ne nous reconnois-tu pas ?

M. DE CRESSAC.

Adrien ! Adrien !

JULIE.

Mon frere ! C'est moi !

ADRIEN

(Comme s'il se reveilloit d'un profond sommeil, regarde en silence autour de lui).

Suis-je vivant ? Où suis-je ?

(Il se releve tout-à-coup, & se jette au cou de sa mere).

Maman !

M. DE CRESSAC.

Mon fils ! tu vis encore ?

ADRIEN (*se retourne, & se jette dans les bras de son pere*).

Et vous aussi, mon papa?

JULIE (*l'embrasse, suspendu, comme il l'est, au cou de son pere*).

Mon Adrien, mon frere, je crois revivre comme toi.

ADRIEN.

O quelle joie, ma sœur, de te revoir! (*Il se tourne vers sa mere*). Ah maman! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

M. DE CRESSAC.

Je déplorois mon malheur! Je vois maintenant que je pouvois perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

150 *L'INCENDIE.*

Mde. DE CRESSAC.

N'y pensons plus, mon ami.

M. DE CRESSAC.

Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés. Je ne regrette rien.

JULIE.

Mais que t'est-il donc arrivé,
mon frère?

ADRIEN.

C'est cet étourdi de Godefroi...

M. DE CRESSAC.

Ne l'ai-je pas dit?

ADRIEN.

Il me disoit que vous étiez en-
fevelis sous les flammes.

JULIE (*montrant la colline*).

Ah, le voilà là-haut !

(*Tous le regardent ; Godefroi retire sa tête qu'il avançoit entre les arbres*).

S C E N E XV.

M. DE CRESSAC, Mde. DE CRESSAC, ADRIEN, JULIE,
GODEFROI.

M. DE CRESSAC.

GODEFROI ! Godefroi ! Cet imbécille ! il craint sans doute Appelle-le toi-même, Adrien.

ADRIEN.

Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

GODEFROI (*du haut de la colline*).

Est-ce bien vrai au moins ?

ADRIEN.

As-tu jamais entendu parler les morts ?

GODEFROI

(*Accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout-à-coup*)

Vous n'allez pas me renvoyer, Monsieur ? sans quoi ce ne feroit pas la peine de m'avancer.

M. DE CRESSAC.

Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

Mde. DE CRESSAC.

Tu as failli me tuer mon fils.

ADRIEN.

Pardonnez-lui, je vous prie. Ce n'est pas sa faute.

GODEFROI.

Sûrement. Je lui disois de ne pas s'effrayer. (*Adrien lui tend la main*). Je suis bien aise que vous me m'en veuilliez pas de mal. Oh ! je ne dirai plus une autre fois que les gens sont morts à moins de les avoir vus à dix pieds sous terre.

SCENE XVI.

M. DE CRESSAC, Mde. DE
CRESSAC, JULIE, ADRIEN,
THOMAS, JEANNE, SU-
ZETTE, LUBIN.

THOMAS (*courant*).

Ah, le malheureux ! Où est-il ?
où est-il ?

SUZETTE (*montrant Godefroi*).

Tenez, mon pere, le voilà.

(*Godefroi épouvanté, se retire derrière M. de Cressac*).

THOMAS.

Que vois-je ?

L'INCENDIE. 155

(Suzette & Lubin courent vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de Mde. de Cressac, & la baise. Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac, & les tient embrassés).

M. DE CRESSAC (*relevant Thomas*).

Que fais-tu, mon ami ? A mes pieds ? Toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille !

THOMAS.

Oui, Monsieur, c'est une nouvelle grace que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnoissant de tous vos bienfaits.

M. DE CRESSAC.

Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie.

THOMAS.

Que dites-vous ? C'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme, c'est de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu, souffrez que je vous les rende. Je vivrai assez heureux du souvenir de n'avoir pas été ingrat envers mon bienfaiteur.

M. DE CRESSAC.

Eh bien, mon ami, je les reprends ; mais pour te donner des

champs dix fois plus vastes & plus fertiles. La cassette que tu m'as sauvée contient la meilleure partie de ma fortune, & je te la dois. N'ayant plus de logement à la ville, je vais habiter mes terres, tu m'y suivras. Nous y vivrons tous ensemble. Tes enfans feront les miens.

ADRIEN.

Ah mon papa ! j'allois vous en prier. Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Lubin. Si vous saviez toutes les amitiés qu'ils m'ont faites ! Je serois peut-être mort aussi sans leurs secours.

Mde. DE CRESSAC (*serrant la main de Jeanne*).

Eh bien, nous ne ferons tous qu'une famille heureuse de s'aimer.

JEANNE.

Venez en attendant prendre quelque repos. Excusez-nous, si nous ne vous recevons pas comme nous l'aurions désiré.

THOMAS (*regardant du côté de la colline*).

Voici le charriot qui arrive, & des malheureux qui le suivent. Permettez-vous que j'aille leur offrir quelques secours ?

M. DE CRESSAC.

Ah ! je vais avec toi les consoler.

Je suis trop intéressé dans l'évenement cruel qui cause leurs peines.
O jour que je croyois si malheureux! tu me rends bien plus qu'e
tu ne me fais perdre. Pour quelques biens que tu m'enleves, tu me donnes une nouvelle famille,
& des amis dignes de mon cœur.

Dell'Imprimerie de T. SPILSBURY,
Snow-hill, 1783.

